

XV^{èmes} Rencontres Raymond Abellio

Toulouse, 30 juin – 1^{er} juillet 2018

De l'héritage cathare à la « nouvelle gnose » (La dimension spirituelle dans l'œuvre d'Abellio)

Par Jean-Charles Roux

Je voudrais commencer cet exposé dans une prise de conscience phénoménologique, que les husserliens appellent « épochè », en m'interrogeant sur ce que signifie le fait exceptionnel, d'être ainsi réunis en petit comité, dans ce local municipal, anciens « Bains-Douches » des Minimes à Toulouse, pour échanger quelques idées qui vont redonner vie, un court instant, à la pensée d'un homme qui s'est donné pour ambition de poursuivre pour le vingt et unième siècle, la réorientation philosophique établie par Edmund Husserl – il n'est pas exclu que le jeune Soulès et sa famille les aient fréquentés, il y a cent ans, eux qui habitaient à deux cent mètres d'ici. Les précédents rassemblements de Seix m'ont donné à croire qu'ils avaient déjà eu lieu dans l'imagination de Raymond Abellio, en 1945 alors qu'il rédigeait son roman *Heureux les pacifiques* et situait une partie de son récit à Seix - le village prenant le nom ariégeois de Pléchéous, mais peu importe - lieu où le narrateur, double d'Abellio, convoque deux-trois fois les différents protagonistes du récit, d'ordinaire parisiens, pour leur offrir un séjour de vacance, mais surtout provoquer de nouvelles confrontations, et susciter des engagements nouveaux... En ce moment présent comme cela a été le cas dans les années 1939 - 40, époque du roman, nous sommes, de mon point de vue, dans une stase du temps et personne ne sait ce qu'il va advenir de la marche du monde, et de nos vies en particulier, au regard des tensions d'un pôle stratégique à l'autre, sur la sphère géopolitique.

À relire les deux premiers romans d'Abellio ainsi que ses « Mémoires », on voit combien son œuvre est fortement marquée par les six années de la seconde Guerre Mondiale, période où cinquante-deux millions de personnes sinon plus, vont laisser la vie de façon tragique, ce qui n'est pas sans conséquences non plus sur l'état d'esprit de toute une génération et de celles qui vont suivre. Peut-être sommes-nous dans une époque qui suggère l'avant-guerre des années trente, et, en étant rassemblés ici à Toulouse, alors que nous venons de lieux très différents et fort distants, sans doute sommes-nous reliés, à quelque chose d'important qui nous dépasse, nous pénètre, sans autre raison que la nécessité d'avoir lieu.

Les deux premiers tomes de Mémoires de Raymond Abellio, *Dans un faubourg de Toulouse* puis *Les militants*, restituent les trente premières années de notre auteur, dans le contexte d'une époque : l'enfance protégée mais difficile dans une famille modeste, la patine d'un catholicisme populaire sous laquelle se révélaient toujours d'anciennes traces du catharisme, la découverte de Paris comme élève de l'École Polytechnique, la découverte de l'amour mais aussi les premiers soubresauts des années trente qui accoucheront de la seconde guerre mondiale, cependant, c'est dans le tome III, *Sol Invictus*, qu'Abellio focalise son propos, d'entrée de jeu, sur le tournant spirituel

particulièrement intense qu'il va connaître au contact de Pierre de Combas, son maître spirituel, de 1943 à 1945, soit une période à peine longue de trente mois. Dès lors l'engagement politique initial à gauche puis l'activisme au sein de différents réseaux où il était mêlé durant cette période, avec ses conséquences pour lui en termes de survie, vont céder la place à une remise en question de l'action politique et une nouvelle lecture, hors de toute naïveté, de l'histoire en marche. Deux ans à peine lui auront suffi pour accomplir cette conversion qu'il va transcrire dans le premier roman, *Heureux les Pacifiques*, achevé en janvier 1946 ! ([SI] p. 465). Toutefois de nouveaux efforts de pensée, et de nouvelles intuitions lui seront nécessaires avant que ne s'affirme en lui l'idée de la Structure Absolue, schéma euristique qui va servir de pulsion à son inspiration romanesque, en même temps que moteur à sa démarche philosophique, dans les pas d'Edmund Husserl. Et c'est sous l'appellation de « nouvelle gnose », expression commode pour désigner cette élévation de la conscience, qu'il faudra ranger la publication des différents essais visant à désocculter la Tradition, et comprendre la démarche adoptée pour rédiger les trois tomes de ses mémoires. « *L'ancienne philosophie du concept doit laisser la place avec Husserl, à une philosophie vécue de la conscience transcendante que nous nommons Nouvelle Gnose.* » ([MNG] p.2 9) Dès lors, ouvrir un livre de Raymond Abellio, quel qu'en soit l'objet, nous donne accès à une réflexion originale en surplomb du réel, à une mise en perspective des faits où sont posées les grandes questions de l'Homme intérieur: Dieu, le sexe, l'art... Les mots ne sont ici que des repères pour accéder à une dimension plus vaste dans ce qu'ils suggèrent et servir de tremplin à une interprétation transcendante des événements et des faits qui marquent notre vie, à quelque degré que ce soit.

Dans cet exposé je me limiterai à faire ressortir la dimension de spiritualité dans l'œuvre de Raymond Abellio, m'intéressant à trois thèmes majeurs qui s'articulent chez lui de façon tout à fait récurrente. Il s'agira de rappeler, en premier lieu comment s'est effectué l'éveil du sentiment métaphysique chez le jeune Georges Soulès en lien avec un héritage cathare revendiqué. En second lieu j'essaierai de montrer comment vont se constituer les bases d'une spiritualité de la connaissance sous l'influence déterminante de Pierre de Combas. En troisième lieu, il s'agira d'étudier comment il va procéder à la reconstruction de la figure du Christ dans le cadre de la « nouvelle gnose ».

I. « Les fumées du catharisme »

Comme l'explique Raymond Abellio lui-même dans ses mémoires, l'affirmation d'un « moi » spirituel s'est révélée très tôt chez lui par une réaction de rejet instinctive, et très précoce vis à vis de l'église catholique. Il rapporte cet épisode à deux reprises, dans le tome I de ses *Mémoires* (p. 58), et dans le roman *La Fosse de Babel*, où comment une fois, à peine âgé de deux ans alors que sa mère était entrée dans l'église du quartier le tenant dans ses bras, il lui avait arraché ses boucles d'oreille en se débattant. « *C'est sans doute ce jour-là que mon double méditatif ainsi rudoyé, devint réfléchi et prit du regard.* » ([FB] p. 17) L'éveil du sentiment métaphysique empruntera d'autres chemins depuis l'enfance jusqu'à l'âge adulte qu'il décrit dans ses mémoires, passant par une phase de mysticisme adolescent brusquement interrompue, puis par une brève participation au mouvement des étudiants catholiques de l'École Polytechnique, et surtout par les épreuves vécues à la fin de la guerre en septembre 1944, où celui qui n'est encore que Georges Soulès va trouver refuge au monastère bénédictin d'Auteuil. « *Ce fut au sens monastique du mot une vraie retraite... j'y touchai le fond de l'exil intérieur... C'est à la Source que je vérifiai pour la première fois que la mystique et la gnose ne s'opposent pas mais se soutiennent l'une l'autre et s'intensifient ensemble pour une*

commune élévation.» ([SI] p. 411 et 413) «*J'acceptai [là] mon passé mystique, j'acceptai mon passé politique dans toute leur contradiction, leur disparate.* » (Id. p.414). Toutefois revenant sur l'attitude spécifiquement religieuse de prier, Abellio commentera sobrement : «*Qu'est-ce que prier ?... Prier c'est faire le vide en soi, c'est accepter ce vide... On n'a rien à demander, tout est donné.* » ([YE] p. 332).

C'est donc la réflexion sur la thématique cathare qui fournit à Raymond Abellio le point de départ de ses différents écrits, réflexion qui se poursuit ultérieurement dans chacun de ses livres. Son œuvre première, entamée lors de sa réclusion forcée au monastère d'Auteuil, s'intitule *Montségur*. «*Je décidai d'écrire une pièce de théâtre (et ce fut réellement ma première œuvre littéraire) sur les Cathares languedociens, dont l'histoire depuis toujours hantait la mienne...*» (*Sol Invictus*, p.415) De même commence-t-il le premier chapitre de ses mémoires par une évocation trans-historique du midi toulousain, berceau de sa propre enfance, dans lequel il présente ses habitants comme «*les héritiers d'une civilisation millénaire longtemps triomphante puis persécutée...* » (*Un faubourg de Toulouse* p. 41). La peinture qu'il donne du caractère insoumis de ce peuple du Midi, à la psyché marquée à son insu par le martyr des «*parfaits*», l'amène à cette hypothèse que le sacrifice vécu par les Cathares portera ses fruits dans le déroulement ultérieur de l'histoire. Ainsi souligne-t-il le rôle d'hommes, comme Guillaume de Nogaret, au siècle suivant, envoyé du roi Philippe Le Bel auprès du pape Boniface VIII en 1303 qu'il humilia par un soufflet, et plus tard le rôle de cette frange politique méridionale qui, dit-il «*colonisa* » toute la III^e République, occupant les plus hautes responsabilités au sommet de l'État.

Cependant la portée du catharisme révèle son originalité dans le changement des rapports de l'homme avec la transcendance dont la dimension révolutionnaire va modifier sous plusieurs aspects la spiritualité de l'occident. Dans la pièce de théâtre, intitulée *Montségur*, évoquée précédemment, Abellio redonne vie, à Peire Cardenal, troubadour ayant réellement existé dont il dit : «*peu après les exterminations de Béziers et le siège de Toulouse, et longtemps avant la chute de Montségur et la fin de la croisade, [Peire Cardenal]s'en était pris... à Dieu lui-même en lui faisant remarquer qu'il n'avait pas demandé à naître et ne voyait donc pas pourquoi il serait « puni ».* ([SI] p. 415) En balance avec de tels propos provocateurs pour l'époque dont les références exactes sont fournies via René Nelli, Abellio souligne la faiblesse de la gnose Cathare : [*Les albigeois concevaient*] «*une religion sans punition et sans morale, purement aristocratique et dont les prêtres se libéraient déjà de la fatalité et de la naïveté de la mort.* » ([FB] p. 314) «*Que voulaient les albigeois ? Une Église, une société évangéliques, fraternelles. C'est l'utopie type. Aucune Église, aucune société un peu étendue ne peut se passer de règles et de sanctions, il lui faut une religion du Père non du Fils.* » ([FT] p. 54) Et plus loin : «*C'est depuis deux mille ans et non deux cents que l'église est incapable de résoudre ce conflit en elle de la paternité et de la fraternité. Fraternité, voilà le mot clé. Et l'Occitanie qui dénonça déjà, il y a huit cent ans, comme péché capital contre l'esprit, ce scandale d'un Dieu personnel accablant d'une incompréhensible colère un monde pourtant créé par lui et créé tel qu'il est, l'Occitanie fut sûrement, à cet égard le lieu de la plus haute exigence, le pôle occidental de la fraternité souffrante et militante.* » (Id p. 55) Ces derniers mots donnent la mesure du sentiment nourri chez Abellio, sentiment ambivalent de fierté ancestrale mais aussi de «*fatigue* » provenant de l'échec qui en a résulté. «*... la doctrine gnostique des « parfaits », dès qu'elle extériorisa et toucha le peuple, se dégradait... en nihilisme social...* » ([SI] p 178) Le bûcher de Montségur porte en lui cependant, la marque indélébile du sacrifice de l'Esprit qu'on ne peut éteindre. Abellio affirme avec vigueur ce point de vue, soulignant les mots de sa phrase, au tome

III de ses Mémoires: «*Je suis persuadé que le récent génocide des juifs s'inscrit dans une corrélation analogue... [avec les cathares] Dans le cas de l'Occitanie comme celui du peuple Juif une gnose était en jeu... En prêchant publiquement la fondamentale impureté de la Création... les ascètes cathares permettaient à la noblesse et au peuple du Languedoc de penser : puisque Dieu était absent de ce monde, tout y était permis...* » ([SI] p. 178-179) Ainsi ressent-il en lui-même la tragédie sublime vécue par les Cathares. «*Plus que jamais, je sens brûler en moi le foyer religieux essentiel de la vieille Occitanie, je veux à chaque instant rapporter ma nouvelle lumière à cette chaleur sans âge, à ce feu éternel.* » ([FT] p. 64) Une exigence de liberté absolue, le sacrifice comme don dans l'invisible, telles sont les forces du phénomène Cathare, qui participent chez Abellio de sa « seconde naissance ». Il va falloir cependant les événements à partir de 1943 et sa rencontre avec Pierre de Combas pour pouvoir accéder à l'étape suivante, l'élaboration d'une spiritualité gnostique.

II. Une spiritualité gnostique

Lorsqu'on relit tour à tour les romans et mémoires de Raymond Abellio, on ne peut qu'être saisi dans chacun de ses livres par la présence à proximité du narrateur, d'un personnage à la parole ferme, visionnaire, et de grande influence sur tous ceux qu'il approche. Le modèle en est Pierre de Combas, ancien thaumaturge rencontré à Paris peu avant la fin de la guerre par notre auteur. «*Qu'il s'agisse de Joseph Pujolhac dans Heureux les Pacifiques, ou du père Bénédictin Luis Carranza dans les Yeux d'Ezéchiël et La fosse de Babel, le personnage de l'« instructeur spirituel » occupe dans les trois romans que j'ai écrits une place centrale...* » (Id. p.359). A ces figures il convient de rajouter le padre Vieira de *Visages immobiles*, publié par la suite. Je ferai remarquer que les personnages de « prêtres », en fonction ou en dissidence, au cœur du récit comme à l'arrière plan, sont assez nombreux dans ses mémoires comme dans ses romans montrant par là toute l'importance qu'occupent les médiateurs d'avec la transcendance - Paul Valéry les appelait, «*les préposés aux choses vagues* ». Abellio réagit disant que ce dernier «*mimait la connaissance* ». ([AC] p. 174).

Abellio précise cependant qu'il n'a pas reproduit textuellement ce que de Combas lui disait. «*Les propos [que je leur prête] ne sont en fait que la transposition romanesque, mais fidèle, des débats que j'engageais avec moi-même... affrontant des mystères dont je pressentais qu'on ne peut y avancer que seul.* » (Id p. 359) Il faut lire *Sol Invictus*, les mémoires de la période de guerre, pour retrouver la tonalité des rapports qu'Abellio établit avec Pierre de Combas. «*Dès que je l'eus accepté pour « maître », Pierre de Combas me fit faire de rapides progrès dans la science de ces doctrines ésotériques dont il disait lui-même qu'à défaut de faire pénétrer à l'intérieur du temple elles donnent au moins accès à son parvis* » ([SI] p. 354). À lire les mémoires d'Abellio, on se rend bien compte qu'à côté de l'enseignement en numérologie biblique que le « maître » donne à son disciple leurs échanges glissent régulièrement vers des questions métaphysiques avec le mal – comme pour les cathares – au cœur du débat... De Combas renvoie notre auteur vers les prophètes Jérémie et Ezéchiël ou encore vers la Gîta (voir [SI] p. 358). Cependant l'auteur de référence le plus fréquemment cité par les différents « maîtres spirituels » inventés par Abellio est le théologien du XIII^{ème} siècle, maître Eckhart, persécuté, comme nous savons, pour des sermons que le pape Jean XXII ne pouvait laisser passer tel quels. Le propos d'Eckhart rappelle par endroit le manichéisme cathare mais surtout transcende le discours théologique dominant. En voici quelques exemples: «*Je ne dis pas que les créatures sont peu de chose, c'est-à-dire quelque chose, [...], mais qu'elles sont un pur néant !* » (cité dans [VI] p. 363) ou encore «*La créature pécheresse*

n'existe pas ! » ([FB] p. 212), et ceci : « *La partie la moins noble de l'Âme humaine est plus noble que ce qu'il y a de plus élevé dans le ciel.* » (cité dans [FB] p. 211 et 212). Revenant sur ses années de formation, Abellio dira : « *J'ai enfin compris pourquoi Pierre de Combas refusait par son silence, de s'engager dans quelque dispute scolastique sur l'existence ou l'inexistence de Dieu, et pourquoi le reproche de « dogmatisme » qu'on opposait alors à ses tranquilles affirmations était vulgaire.* » ([SI] p. 413) Mais la controverse se poursuit avec des propos mis dans la bouche de différents personnages, comme ici Hélène dans *Les Yeux d'Ezéchiël* : « *Il faut proclamer la mort de Dieu ou alors l'égaliser !* » ([YE] p. 200) « *... Dieu enferme en lui le bien et le mal.* » (Id. p. 240) Cependant, même chez des religieux comme Dom Luis ou le padre Vieira, c'est une spiritualité au-delà de l'idée de Dieu qui se révèle. Dom Luis, moine bénédictin en l'abbaye de Montserrat laisse à son élève ce sujet de méditation : « *La souffrance du monde est le remords de Dieu* » ([YE] p. 90) Le même père dira également : « *Il faut croire en Dieu... les œuvres humaines obéissent à la loi de l'équilibre qui détruit par antagonisme des forces, les œuvres divines obéissent à la loi de l'harmonie qui construit par analogie des contraires.* » (Id. p. 141). Dans ce roman le narrateur avoue au cœur de ses tourments : « *Pourtant je crois en Dieu et je pense à sa grâce...* » ([YE] p. 24) D'ailleurs dans le dernier tome de ses mémoires Abellio, réfléchissant à la portée du sacrifice du Fils, admet aussi : « *Je me sens ici inconditionnellement chrétien, je devrais plutôt dire christique...* » ([SI] p. 461) Je reviendrai sur ce thème. Nous avons là le débat intérieur qui sera la *pensée quasi constante* ([FT] p. 176) de notre auteur tout au long de sa vie. Le personnage de l'oncle Pujolhac laissera échapper, de même, cette constatation intime : « *Je pense souvent à Dieu, mais je ne peux pas dire que je le prie...* » ([HP] p. 362) C'est sans doute aussi le reproche du moine dom Luis à Drameille qui veut écrire un roman intitulé : *Et le plus grand des assassins c'est Dieu !* Il lui demandera : « *... le péché sans Dieu, la sainteté sans Dieu. Pourquoi diable parlez-vous tellement de Dieu sans y croire ?* » ([YE] p. 140). Toutefois il importe de ne pas trop se fixer sur cette utilisation du mot Dieu chez Abellio, car elle correspond surtout chez lui à la période des dix-douze ans qui suivent sa rencontre avec de Combas. Dans la période qui suivra, concomitante à son travail sur la « structure absolue » et la rédaction de ses « mémoires », il donnera à son propos un ton de plus grande objectivation, mettant en évidence de complexes rapports dialectiques où il étudie les liens qui conduisent jusqu'au Fils. Une ligne extraite du chapitre « Fondements de théologie » de *La structure absolue* servira d'illustration : « *La contradiction du plan [Père-Mère] se résout dans l'exigence constitutive du plein : d'où la procession verticale du Fils* » ([SA] p. 322) Il y a là une réflexion difficile que cet exposé ne peut aborder qu'avec retenue. Je crois pouvoir dire que le sujet s'étage sur différents niveaux de réflexion et, pour laisser parler Abellio, s'expliquant sur l'interdépendance universelle : « *... [il ne s'agit] pas d'un concept dont on puisse jouer d'une façon intellectuelle, par simple dissertation scolaire, c'est une idée dont l'exigeante incarnation nous fait passer à un mode entièrement nouveau d'existence où l'unité de l'amour nous soude enfin à nous-mêmes...* » ([SI] p. 368) Quoi qu'il en soit, l'emploi du mot Dieu, puis ceux de Père et de Fils, nourrissent une réflexion novatrice dans ce cadre archi rebattu de la métaphysique, où le principe féminin – chose assez neuve – occupe une place à égalité dans un schéma d'équilibre des forces, lequel fait l'objet du chapitre VIII de *La structure absolue* dans son entier, car il introduit la notion de Mère et de Fille au sein d'une réflexion théologique. « *Malgré sa célébration du Fils, le christianisme n'avait jamais été, à l'image du judaïsme, qu'une religion du Père, c'est-à-dire de la dureté et de la rigueur, et l'une des raisons de son échec venait de n'avoir pas su exposer sur ses autels, au même rang, l'adoration de la Mère, c'est-à-dire la tolérance et la bonté.* » ([VI] p. 128) Ce thème revient également dans ses mémoires, lorsque évoquant les sentiments de son adolescence, il dira : « *J'étais parvenu à ce*

point... où la Mère, éternelle *Sophia*, devient la Femme, et où le Fils affronte le Père pour devenir Dieu à son tour, éternel conflit que nos religions socialisées dissimulent avec soin... » ([FT] p. 174) La même idée est reprise dans *Visages immobiles* : « Le sens profond du christianisme est celui d'une confrontation entre le Père et le Fils » ([VI] p. 233).

Restons-en là pour l'instant. Un mot cependant pour compléter le paradigme des appellations qui suggèrent la divinité chez notre auteur, et finir cette partie sur une note légère, de mon point de vue. En ses dernières années, alors qu'il emploie toute son énergie intellectuelle à son grand œuvre sur la numérologie biblique, on notera que Raymond Abellio, à la manière des vénérables auteurs de la Kabbale juive utilisera dans les notes et les interviews, la formule conventionnelle : « *le Saint béni-soit-il* », se plaçant à son tour dans la longue lignée des « maîtres » qui consacrent leur vie à l'étude de la Loi.

III. Le Christ et la nouvelle gnose.

J'ai été amené, dans ce qui précède, à faire référence à la notion de Fils, plus précisément du Fils en confrontation avec le Père, ainsi qu'Abellio la présente dans sa lecture du catharisme, où, comme nous l'avons vu tout à l'heure, cette nouvelle religion s'avérait dans son essence une religion de la fraternité. Mais le débat se prolonge. « *Que l'espèce l'accepte ou non, [dit-il] toutes les anciennes religions de la paternité ont cédé la place il y a vingt siècles à une religion de la fraternité, où le Fils de l'homme se pose en accusateur, témoin et rédempteur de l'omnipotence de Dieu.* » ([VI] p. 461) De ce fait, la figure du Christ occupe dans la pensée d'Abellio une place fondamentale - le Christ du *Nouveau Testament*, comme il convient, mais aussi des Évangiles tardifs de Thomas et Philippe (« *Nous sommes maintenant en possession des vraies paroles du Christ* » dira Abellio dans *Visages Immobiles* (p.76). Mais c'est surtout le sacrifice du Christ et la signification ésotérique de sa venue au monde qui prennent un sens nouveau. Il s'agit là d'un champ de réflexions qui nous conduit au cœur des travaux de recherche de Raymond Abellio, en ses dernières années, sur la numérologie kabbalistique. Je voudrais rappeler tout d'abord pour aborder ce thème, comment notre auteur se représente le Christ. Dans *Sol Invictus*, il fait remarquer que « *la brusque apparition de Jésus fut celle d'un essénien excédé par les querelles et la corruption du Temple* ». ([SI] p. 171) À côté de détails triviaux relatifs à Jésus comme ceci : « *Jésus était-il laid ?* » ([FB]. p. 93) ou encore cela : « *les extrêmes venant à se toucher... tout laisse à penser qu'il vécut dans une maison de passe de Capharnaüm* » (VI] p. 373), Abellio propose différentes significations de la figure du Christ. Le père Dom Luis considère, dans l'absolu, que « *Le rôle du Christ [est de] se faire tuer.* » ([YE] p.183) S'interrogeant sur ce sacrifice, Abellio, dans ses mémoires écrites en son dernier âge, dira ceci : « *Les vraies valeurs sont celles de la vie, non de la mort. Et si l'on m'oppose que le Christ, qui se disait fils de Dieu, a pourtant, pour couronner sa vie, obtenu de mourir, c'est qu'il était justement fils de Dieu et voulait ainsi racheter, aux yeux des hommes le mal dont son père nous a accablé* ». ([SI] p. 84) De Jésus au Christ il y a un passage qu'il exprime en ces termes : « *J'ai trop vu la figure humaine de Jésus se perdre périodiquement dans la nuit de l'histoire, tandis que le Christ porte sur lui, sans bouger, toute la lumière du monde : la paix est plus grande que la joie.* » ([HP] p. 427) Ainsi se voit justifié le titre du roman d'où ce propos est extrait. On trouve au chapitre *Fondements de théologie et d'anthropologie*, chapitre VIII de *La Structure Absolue* un développement un peu difficile à commenter où Abellio positionne le Christ sur la croix considérée comme archétype de la structure sénaire, les quatre branches horizontales tournant simultanément

dans deux sens différents : « *La contradiction du plan se résout dans l'exigence constitutive du plein : d'où la procession verticale du Fils.* » ([SA] p. 322) Ainsi Raymond Abellio voit-il dans le schéma de la « structure absolue » (emblème de nos Rencontres) le dessin de la croix, symbole primitif de la connaissance. Le personnage contradictoire et insaisissable, à mes yeux, de Drameille, un double en fin de compte d'Abellio, lâchera cette phrase illuminatrice, dans la *Fosse de Babel*, à l'intention du prêtre d'Aquila, tenté par le témoignage de la Parole Sainte en milieu prolétaire : « *Je vous ai dit de ne plus prêcher la souffrance et la privation mais la victoire, de faire de la croix non plus le symbole de la passion, mais de la connaissance.* » ([FB] p 214) De fait, l'emblème de la croix inspirera à Abellio quelques remarques qu'on pourrait qualifier de « gnostiques ». Par exemple lorsque le fameux Domenech parti se frotter à la guérilla en Angola, dans *Visages Immobiles*, récupère une simple croix de métal, au cou d'un jeune prêtre ayant trouvé la mort. La portant à son tour, elle attirera plus tard la remarque du padre Vieira, voulant se faire aimable : « *C'est une bonne croix ! Elle ne porte pas de crucifié... Elle est comme elles devraient l'être toutes...* » ([VI] p. 254) Le symbole de la croix devient en effet le symbole de la connaissance en ce qu'il préfigure la « structure absolue » sénaire-septénaire.

Pour terminer l'évocation de ce parcours spirituel je dirai quelques mots relatifs à l'attachement d'Abellio pour la Kabbale hébraïque, encore qu'il s'agisse là de toute une vie de recherches couronnées par la publication en avril 1984, deux ans avant sa mort, de son *Introduction à une théorie des nombres bibliques*, sous-titrée *Essai de numérologie kabbalistique*. Ce volumineux, très savant et très pédagogique ouvrage, écrit en collaboration avec son disciple et ami Charles Hirsch, se présente comme un commentaire et une traduction du *Sepher Yetzirah*, en français *Le Livre de la formation*, texte hermétique court de la Tradition hébraïque, qui révèle comment les lettres de l'alphabet hébreu s'organisent entre elles pour accoucher de la totalité de l'univers, et à la suite comment se structure l'arbre des sephiroth. Nous savons que Raymond Abellio a retrouvé en 1946 (cf. [SI] p 436) un mode de numérotation des lettres qui lui permet d'appréhender la Kabbale de façon nouvelle, cohérente et euristique, mode qui tirera profit, quelques temps plus tard, de la disposition sphérique des rapports de complémentarité et d'opposition suggérés par la « structure absolue ». L'introduction dudit livre s'achève étrangement sur l'annonce que le Nouveau Testament « *s'inscrit à plusieurs reprises dans la droite ligne de cette étude.* » ([ITNB] p 55). Sans doute a-t-il dû retailer dans une masse abondante de découvertes et de données car, sauf à avoir mal lu l'ouvrage, je n'en ai trouvé que deux : la première se rapportant au nom complet de Jésus tel que Mathieu le donne dans l'*incipit* de son *Évangile* et dont il fait la guématrie ([ITNB] p 227). La seconde dans le calcul guématrique, également, de l'expression « *l'homme intérieur* » puisée chez saint Paul (*Eph.* III-16) dans la lettre aux Ephésiens ([ITNB] p 380). Toutefois c'est pour une raison plus haute encore que nous pouvons mesurer la qualité spirituelle de cet ouvrage. Je veux voir là en effet, le parrainage avec la pensée d'Edmund Husserl sous lequel, régulièrement et humblement, Raymond Abellio entend se placer. Le degré d'abstraction que ce discours procure, se prête mal au jeu des citations dans le cadre de cette communication. Je préfère me tenir à l'orée de ce domaine où l'esprit est appelé à son fonctionnement le plus haut. Quelques mots résument peut-être, pour le mieux, le sentiment d'Abellio : « *Comme toute phénoménologie réellement transcendante, la dialectique sphérique qu'appelle la compréhension de la Kabbale est d'ailleurs ce qui est le moins communicable par le discours écrit* » ([SI] p. 174) Plus loin il ajoute ceci, en forme de rappel : « *Toute gnose repose sur la vision réellement vécue et assumée de l'interdépendance universelle qui culmine elle-même dans la conscience de l'intersubjectivité absolue.* » ([SI] p. 367) Et

pour m'en tenir là je reproduis cette réflexion que l'on trouve dans *La Fosse de Babel* qui suggère bien selon moi l' « époque husserlienne », autre formulation de la « nouvelle gnose ». « *Quand une vie a enfin réussi à pénétrer le seul secret qui importe, qui est celui de l'unité de la genèse de tous les êtres et de tous les moments, il n'est plus qu'une perception qui compte, c'est celle qui efface tout découpage naïf de l'espace et du temps...* » ([FB] p. 472)

Conclusion

En guise de conclusion je rappellerai tout d'abord le projet exprimé par Abellio, que ses lecteurs prolongent d'une manière ou d'une autre, de leur côté, la quête du sens qu'il a lui-même entreprise et vécue personnellement. Il l'écrit en toutes lettres au début de *Visages immobiles* : « ... et si ce roman ... ne vient pas à terme ? Eh bien essayant à votre tour de l'écrire, vous chercherez à vous donner votre propre mesure, ou bien vous vous tairez aussi, comme vous pourrez. » ([VI] p. 18) De même, à la toute fin de son *essai de numérologie kabbalistique* il attend de ses lecteurs qu'ils poursuivent eux-mêmes les recherches commencées « dont personne ne peut dire où elles peuvent mener » ([ITNB] p. 401). En même temps cette quête globale d'un nouveau sens révèle un avancement de l'esprit hors du commun, qui s'enlève sur le champ de la « nouvelle gnose ».

Pour cet exposé, j'ai essayé de mettre en relief différents thèmes qui étayent la dimension spirituelle des livres d'Abellio, principalement ses romans et ses mémoires dans lesquels notre auteur met son cœur à nu avec simplicité et offre en partage des réflexions de haut niveau avec beaucoup de clarté. Le danger rencontré par une telle pensée est de susciter parfois chez ceux qui se réclament de lui, des interprétations paradoxales, fruits le plus souvent d'un imaginaire débridé. Quoi qu'il en soit, Abellio reste confiant dans les forces de l'esprit. Il y a un passage dans *La Fosse de Babel* où le narrateur lancé dans une dissertation sur les rapports entre le corps et l'esprit, fait l'éloge de la conscience gnostique : « *Nous sommes les nouveaux prêtres sur lesquels l'ivresse n'a plus de prise ! Nous sommes les hommes-dieux des derniers temps, dont la conscience, à jamais émergée des ténèbres, veille toujours !...* » ([FB] p. 256).

Peut-être faut-il voir là une métaphore aussi bien pour les personnages du roman, que pour les lecteurs de Raymond Abellio. On remarquera au passage l'usage du pronom personnel « nous » qui se propage facilement sous sa plume. Je conclurai en lui laissant le dernier mot, de manière à renforcer le lien que j'ai cru voir entre l'héritage des « parfaits cathares » conduits jusqu'au bûcher à cause de leur foi et l'épanouissement de la nouvelle gnose : « ... si l'on considère que le catharisme, comme toutes les religions supérieures, ne fut pas avant tout une doctrine mais une expérience. Avant d'être contre le monde, il fut au-delà du monde. Avant d'être une philosophie de la dualité il fut une expérience vécue de l'unité. Exactement ce que nous tentons ». ([FB] p. 573)

Références bibliographiques (œuvres de Raymond Abellio)

- [HP] *Heureux les Pacifiques*, Le Portulan (1950)
[YE] *Les Yeux d'Ezéchiel sont ouverts*, Gallimard (1949)
[FB] *La Fosse de Babel*, Gallimard (1962)
[VI] *Visages immobiles*, Gallimard (1983)
[AC] *Dans une âme et un corps*, Gallimard (1973)
[FT] *Dans un faubourg de Toulouse*, Gallimard (1971)
[LM] *Les Militants*, Gallimard (1975)
[SI] *Sol Invictus*, Editions Ramsay (1980)
[SA] *La structure absolue*, Gallimard (1965)
[MNG] *Manifeste de la Nouvelle Gnose*, Gallimard (1989)
[ITNB] *Introduction à une théorie des nombres bibliques*, (en collaboration avec Charles Hirsch) Gallimard (1984)
